DISSERTATION

N° 56.

SUR LES

HÉMORRHAGIES PRIMITIVES EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER SUR CELLES DES MEMBRANES MUQUEUSES ;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 6 avril 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR C. H. ROCHEFORT, de Clermont-Ferrand,

Département du Puy-de-Dôme.

Unâ eâdemque viâ sanguis animusque sequuntur.

VIRG., *Æneid.*, lib. 10.

Et sa vie aussitôt s'échappe avec son sang.

Trad. de DELILE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN, *Président.*
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Comme un faible tribut de reconnaissance et de piété filiale.

A MON BEAU-PÈRE,

ET

A MA BELLE-MÈRE.

Témoignage de considération et de respect.

C. H. ROCHEFORT.

INTRODUCTION.

PARMI les nombreuses affections qui affligent l'espèce humaine, les hémorrhagies, se manifestant au moment où on s'y attend le moins, et exigeant les secours les plus prompts et les mieux administrés, sont sans contredit une de celles qui méritent la plus grande attention de la part des médecins. L'importance d'un tel sujet, fait pour une plume plus exercée que ne peut être celle d'un faible élève encore sans expérience, aurait dû me faire désister d'une entreprise bien au-dessus de mes forces; mais tout ce qui a rapport à l'homme malade me paraissant également difficile à décrire, l'importance de la matière a prévalu; ce qui, je n'en doute pas, n'est qu'un motif de plus pour mériter l'indulgence de mes juges et de mes lecteurs.

Le mot *hémorrhagie,* pris dans sa signification étymologique (αἷμα, *sang,* et ῥήγνυμι, *rompre*), devrait être restreint aux effusions sanguines produites par la rupture des vaisseaux; mais, ainsi que tous les modernes, nous le prenons dans une acception plus générale, et nous nous en servons pour désigner toutes les exhalations sanguines.

Voici l'ordre dans lequel je distribue les matières de cette dissertation. Nous verrons d'abord une esquisse

historique sur les hémorrhagies, la valeur des caractères particuliers sur lesquels est fondée la division de ces écoulemens en *actifs* et en *passifs ;* si, ainsi que l'a fait M. *Broussais,* on peut les considérer tous sous un même point de vue. Puis nous passerons à notre division des hémorrhagies, aux causes, soit *générales*, suivant qu'elles affectent tout l'individu, soit *spéciales,* suivant qu'elles portent leur action spécialement sur tel ou tel organe ; aux symptômes *généraux* et *spéciaux ;* aux effets immédiats et médiats. Nous traiterons ensuite les questions de savoir si les hémorrhagies sont utiles ou nuisibles, et quelle est la quantité de sang que l'on peut perdre sans que la vie soit compromise. Enfin nous terminerons par les traitemens perturbateur et prophylactique, et par quelques aphorismes d'*Hippocrate* ayant rapport au sujet que nous traitons.

DISSERTATION

SUR LES

HÉMORRHAGIES PRIMITIVES EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER SUR CELLES DES MEMBRANES MUQUEUSES.

Esquisse historique sur les Hémorrhagies.

Hippocrate semble ne s'être occupé qu'à observer les rapports des hémorrhagies avec les tempéramens, les âges, les sexes, les saisons, les localités; l'influence réciproque de ce genre de maladies sur les autres affections; la sympathie qui existe entre l'affection de tel organe, le foie, par exemple, et l'hémorrhagie de telle partie, la narine droite, etc. Il assigna aussi quelques erreurs de diète comme cause de ces maladies; les circonstances d'après lesquelles on peut reconnaître si elles sont utiles ou nuisibles, critiques ou symptomatiques. Quant au traitement, ne connaissant point les causes immédiates, il ne pouvait qu'être empirique. Ainsi quand, d'après ses observations, il jugeait une hémorrhagie nuisible, il tâchait de l'arrêter par les astringens, les révulsifs; mais il n'avait lié par aucune théorie les faits nombreux qu'il avait recueillis.

Les *dogmatiques* regardaient les hémorrhagies comme produites par

la défectuosité des membranes des vaisseaux. Ainsi *Erasistrate* les attribuait à la rupture, à l'érosion des vaisseaux, ou à la dilatation excessive de leurs extrémités. *Bacchius* y joignait la transsudation; *Asclépiade* n'adoptait que la rupture et l'érosion; *Hérophile* distinguait les hémorrhagies en celles produites par solution de continuité, soit par rupture, soit par érosion; et en celles produites par transsudation et par anastomose.

Galien, en admettant les idées reçues touchant les voies qui livrent passage au sang, reconnaît trois causes prochaines, qui sont: 1.° l'action augmentée de la faculté *expultrice*; 2.° l'affaiblissement de la faculté *rétentrice*; 3.° enfin la propre *ténuité* du sang. D'après ces causes prochaines, il put expliquer et classer les différens moyens employés par les *dogmatiques*, et ceux dont les *empiriques* soutenaient l'utilité, tels que la saignée, les révulsifs, que les dogmatiques rejetaient, ne pouvant point en expliquer l'action. Les Arabes et les médecins du seizième siècle se gardèrent bien de changer, et même d'ajouter quelque chose à la doctrine quoique très-imparfaite de *Galien*, qui avait une autorité aussi despotique dans les écoles de médecine qu'Aristote dans celles de philosophie.

Paracelse se déclara seul contre le sentiment général. Il regarda le sang surchargé de sels âcres et corrosifs comme cause de l'érosion des vaisseaux, sans faire attention que, si une hémorrhagie était due à cette action chimique du sang, elle aurait lieu à la fois dans tout le système vasculaire. Il est facile de présumer le traitement qu'il devait employer d'après une telle théorie.

Willis regarde comme hémorrhagies critiques celles qui se font avec modération, s'arrêtent sans secours; et comme maladies celles qui sont trop abondantes, ou qui se font par des voies peu commodes. Ces dernières sont produites par une trop grande quantité de sang, ou par l'acrimonie, ou par l'effervescence, ou par la dissolution de ce fluide, ou par des vices des vaisseaux qui pèchent par débilité, ou par spasme. Il veut qu'on respecte les critiques, et qu'on combatte toutes les autres, en suspendant le mouvement du sang par la syncope,

ou en rompant ce même mouvement par des révulsifs, et par d'autres moyens empiriques. Il ordonne aussi de resserrer par les astringens les voies par où le sang s'écoule, d'en calmer l'effervescence par les rafraîchissans, et de modérer par les hypnotiques le mouvement du cœur.

Quant à *Van-Helmont*, son *archée*, incommodé par la présence d'un sang âcre, ou par la surabondance de ce fluide, entre en fureur, et chasse le sang superflu, lorsque son indignation ne le fait pas aller au-delà : aussi, dans ce dernier cas, il faut calmer la colère de cet agent, ou le frapper de terreur.

Les *pneumatiques*, entre autres, *Kozak*, ont attribué les hémorrhagies à un développement de gaz dans le système vasculaire, au mélange de ce gaz avec le sang, d'où il résulte une excessive augmentation du volume de ce fluide, qui, ne pouvant plus être contenu dans les vaisseaux, force la barrière et s'échappe par le point qui lui offre le moins de résistance.

Selon les *mécaniciens*, les hémorrhagies sont produites tantôt par une trop grande quantité de sang qui distend, puis rompt les vaisseaux, ou en dilate les extrémités, tantôt par l'atténuation ou dissolution de ce fluide, quelquefois par la faiblesse relative des tuniques des vaisseaux ; enfin ils ont expliqué l'inégale distribution du sang dans une partie par l'engorgement d'un organe recevant le sang du même vaisseau ; disant que le sang, ne pouvant pénétrer dans un organe engorgé, suit une autre branche de la même artère, et va produire ainsi une pléthore locale.

On expliquait tout par la mécanique quand *Stahl* parut. Il sentit que les lois invariables de la physique ne pouvaient régir les phénomènes sans cesse variables de l'économie, et s'attacha à faire entrer ces affections sous l'empire des propriétés vitales. Il appela *hémorrhagies passives* celles qui sont produites par la rupture, l'érosion, la déchirure ou section quelconque des vaisseaux; et *hémorrhagies actives* toutes celles qui surviennent spontanément. Il regarda même celles-ci

comme de véritables fonctions, disant que l'*âme* tâche de se débarrasser d'une certaine quantité de sang quand cette humeur prend trop de consistance, quand la circulation est embarrassée, etc., ce qui produirait des stases, des obstructions dans les organes, source d'une foule de désordres. Cette âme a deux moyens pour parvenir à ce but, qui sont : l'hémorrhagie et l'augmentation extraordinaire des sécrétions naturelles. Le premier de ces deux moyens lui étant le plus commode, est celui qu'elle préfère le plus ordinairement. Mais cet état de la circulation ne suffit pas pour produire cet écoulement; il faut un motif pour y déterminer l'âme, et c'est ce que *Stahl* nomme *cause finale* des hémorrhagies. Il a remarqué qu'à la pléthore se joint, comme prédisposition, la sensibilité; que la répétition des hémorrhagies augmente le penchant de l'âme à les reproduire; les voies par lesquelles elles ont lieu suivant les différentes époques de la vie. Mais, selon lui, les hémorrhagies sont une fonction tellement importante, qu'il trouve dans leur imperfection la source de presque toutes les maladies: aussi s'est-il bien gardé de chercher des moyens propres à arrêter cet écoulement; il a dû, au contraire, prendre soin d'écarter tout ce qui pourrait troubler cet effort conservateur. Ses idées l'ont conduit à une sécurité funeste et à une thérapeutique peu étendue, contre laquelle dépose l'expérience journalière. S'il eût mieux connu les causes immédiates des hémorrhagies, il aurait rejeté souvent sur les imperfections des méthodes curatives les maladies qu'il attribue à la suppression de ces écoulemens.

Hoffmann attribue les hémorrhagies passives à un resserrement spasmodique comme mécanique. Ainsi, selon lui, le sang comprimé entre le cœur qui se presse, et les capillaires qui lui refusent l'accès, se fait jour au-dehors en rompant les vaisseaux qui le contiennent.

Sauvages consacre aux hémorrhagies un ordre de sa classe des flux. Il regarde comme actives celles que la nature provoque, et comme passives celles qui ne sont point l'effet des puissances propres aux corps animés, comme l'écoulement du sang par les plaies.

Cullen nomme *hémorrhagies actives* celles qui dépendent d'un effort expulsif des vaisseaux sanguins avec accroissement d'action du système artériel; et *passives* celles qui sont le produit d'une violence extérieure, de la dissolution du sang, de la faiblesse ou de l'érosion des vaisseaux.

Avant les recherches multipliées de l'auteurde *l'Anatomie générale*, la mode des hémorrhagies spontanées offrait de grandes incohérences. A l'exception de *Stahl* qui les regardait comme le produit des forces vitales, sans étayer ses considérations par aucun fait pathologique, on les croyait produites par la rupture des vaisseaux. La menstruation, quoique fonction naturelle, servit à *Bichat* de terme de comparaison, et jeta le plus grand jour sur les hémorrhagies. Il les divisa en celles qui sont le produit de la rupture, et en celles qui ont lieu par exhalation, divisant celles-ci en *actives* et en *passives*, suivant qu'elles ont lieu avec ou sans le *molimen hæmorrhagicum*.

M. le professeur *Pinel* fait des hémorrhagies la troisième classe de sa Nosographie philosophique, les divisant aussi en actives et en passives, sans paraître tenir beaucoup à cette division, ainsi qu'on peut le voir dans le tome 2, page 589 de la Nosographie, où il dit : « Les « faits qui pourraient servir à établir les différentes espèces d'hémor- « rhagies passives manquent d'une sorte d'exactitude et de précision, « dans quelques-unes des histoires particulières. Les caractères sont « équivoques; plusieurs de ces hémorrhagies paraissent être simple- « ment des symptômes de scorbut. »

MM. *Lordat* et *Latour* ont publié, le premier en 1808, le second en 1815, un traité fondé sur les causes *prochaines* des hémorrhagies, les divisant d'ailleurs en *actives* et *en passives*. Nous allons voir de quelle valeur sont les caractères particuliers sur lesquels est fondée la distinction d'hémorrhagies *passives* et *actives*.

I.er CARACTÈRE. *Que ces hémorrhagies passives ne sont point précédées de la fréquence du pouls, du refroidissement des extrémités, d'excitation, de picotement, de sentiment d'ardeur de la partie où l'écoulement a lieu.*

1.° Combien voit-on de femmes dont les règles s'établissent tous les mois sans aucun symptôme précurseur ! Il faut donc alors regarder ces hémorrhagies comme passives.

2.° *Helwich* parle d'une femme bien réglée, et ayant fait plusieurs enfans, qui, au printemps de chaque année, rendait par la bouche du sang pendant quatre jours, sans que cette évacuation fût précédée de mal de tête, de fièvre, de toux, de difficulté de respirer, ni de douleurs aux hypochondres ; seulement un ou deux jours avant, la malade sentait une titillation au voile du palais, partie d'où coulait le sang. Cette hémorrhagie, quoique active, avait pourtant lieu avec des symptômes d'irritation locale, mais bien sans symptômes généraux.

3.° Combien voit-on d'organes, tels que le poumon, le foie, qui ont été détruits sans que cependant aucun symptôme n'ait décélé, du vivant des individus, ces désordres qui sont bien certainement le produit de l'irritation ! Et pourquoi l'irritation hémorrhagique produirait-elle, plutôt que l'irritation inflammatoire, les symptômes généraux, tels que fréquence du pouls, refroidissement des extrémités, etc.?

II.e CARACTÈRE. *Que les individus qui ont ces hémorrhagies sont d'une faible constitution.*

1°. Combien voit-on de femmes faibles, délicates, avoir des règles très-abondantes ! Si ces hémorrhagies avaient lieu, chez ces sujets faibles, à toute autre partie qu'à l'utérus, ne serait-on pas tenté de les croire passives ? Pourquoi ne pas nommer aussi *phlegmasies*

passives celles qui ont lieu chez des sujets d'une faible constitution? Le mal est qu'on ne fait attention qu'à l'individu en général, et non à l'organe sur lequel se fait l'hémorrhagie, organe dont le tempérament particulier peut différer entièrement du tempérament général.

III.e CARACTÈRE. *Que ces individus ont eu des hémorrhagies actives très-abondantes qui finissent par devenir passives.*

Pourquoi, ces hémorrhagies d'abord actives, et qui finissent par être passives, s'arrêtent-elles? La faiblesse allant toujours croissant, le sang ne devrait couler que de mieux en mieux. Puis une fois arrêtées, pourquoi ne reparaissent-elles qu'au bout de six, huit, dix jours, plus ou moins? Le sujet est-il donc plus faible alors qu'il ne l'était au moment où l'hémorrhagie a cessé? Non, sans doute; l'hémorrhagie arrêtée, le sujet tend à reprendre, et reprend réellement : mais une seconde hémorrhagie survient avant qu'il ait pu parvenir au point où il était la première fois; puis une troisième, une quatrième : enfin, à la sixième, huitième, dixième hémorrhagie, le malade périt dans le marasme le plus complet; ne faisant point attention que l'appareil sanguin de la partie affectée s'approprie presque tous les matériaux de la nutrition, et semble absorber à elle seule toute la vitalité de l'économie, on nomme *hémorrhagie passive* celle dont le malade périt. Mais, si l'on fait attention à la quantité de sang quelquefois énorme qui a été rendue en peu de temps, à celle que l'on trouve sur le cadavre aux endroits par où l'hémorrhagie a eu lieu, à la plénitude des vaisseaux de la partie, peut-on se refuser à admettre que cette quantité extraordinaire de sang n'ait été attirée par l'irritation? car je ne présume pas que la faiblesse d'une partie fût une raison pour que le sang y affluât : du moins ce n'est pas ce que prouve la paralysie, qui souvent est suivie d'atrophie. Enfin trouve-t-on l'organe qui a été le siége de l'hémorrhagie mal nourri et participant au marasme de l'extérieur du corps?

IV.e CARACTÈRE. *Que les vaisseaux exhalans, se trouvant dans un état d'atonie, ne peuvent point résister à l'abord du sang.*

Pour admettre cette non-résistance des vaisseaux exhalans, il faudrait, ainsi que *Boerhaave*, penser que tous les fluides sont sous l'influence du cœur; mais alors ce serait dans les violentes agitations de cet organe, et quand les vaisseaux sont pleins de sang, que les hémorrhagies auraient lieu. Il en est au contraire de ces exhalations accidentelles, comme des naturelles et des sécrétions qui se suspendent dans les violens accès de fièvre: mais depuis que l'on sait que le sang arrivé dans le système capillaire est soumis à l'action de ces vaisseaux qui l'appellent ou le repoussent, suivant l'état de vitalité où ils se trouvent, pour concevoir une hémorrhagie par faiblesse des exhalans, il faudrait supposer que le système capillaire ne participe point à cette faiblesse des exhalans. Est-il possible que des vaisseaux d'un trajet aussi court, ayant entre eux une connexion aussi intime, puissent avoir une manière d'être diamétralement opposée? A-t-on quelque moyen de constater ces deux états de relâchement des uns et de l'activité des autres?

V.e CARACTÈRE. *Que les hémorrhagies sont produites par la masturbation, la lactation, les veilles excessives, etc.*

Ce sont des hémoptysies, des hématuries que ces causes produisent; elles produisent bien aussi des caries des vertèbres, que l'on traite par les vésicatoires, les moxa, les cautères; preuve qu'on les regarde comme le produit de l'irritation: car je ne présume pas que ce soit la faiblesse que l'on cherche à déplacer. Ainsi, quoique affaiblissant l'individu en général, ces causes n'en irritent pas moins certains organes.

VI.e CARACTÈRE. *Que des maladies organiques les produisent.*

Oui, sans doute, les maladies organiques doivent les produire, résultant elles-mêmes d'une irritation qui doit appeler le sang aux organes affectés.

VII.e CARACTÈRE. *En ce que, pour les combattre, on emploie avec succès les astringens et les toniques.*

Une chose bien singulière, c'est que, quand on fait agir les astringens contre une inflammation que l'on veut faire terminer par délitescence, on explique leur action en disant qu'ils engourdissent et émoussent la sensibilité; et, au contraire, quand on les emploie pour arrêter une hémorrhagie, on dit qu'ils crispent les vaisseaux que la faiblesse fait ouvrir; ainsi, dans le premier cas, ils agissent sur les propriétésvitales,et dans le second, sur les propriétés de tissu.Mais, pour revenir à l'inflammation, que l'on fait avorter, elle était donc passive, puisque par les astringens on en arrête la marche: on pourrait en dire autant de toutes les exhalations naturelles, que l'on peut suspendre par les mêmes moyens. La transpiration cutanée est souvent supprimée par le froid : la transpiration est donc passive. Quant aux toniques placés loin du lieu où se fait l'hémorrhagie, ils opposent irritation à irritation, et agisssent ainsi comme révulsifs. Dans les phlegmasies, ne les fait-on pas quelquefois servir à ce but; placés sur la surface même où se fait l'hémorrhagie, ils changent le mode d'irritation; mais tout cela est subordonné à la réaction locale. Il en est des hémorrhagies comme des phlegmasies, que l'on peut déplacer par un vésicatoire, ou faire avorter par les astringens chez un sujet peu excitable, tandis que ces mêmes moyens employés dans une autre circonstance ne font qu'augmenter l'inflammation pour laquelle on les emploie.

Si à ces considérations on ajoute que les hémorrhagies affectent les régions du corps où la vie prédomine suivant les différentes époques

de la vie, tels que la tête chez l'enfant, la poitrine chez l'adulte, l'abdomen chez les vieillards, la matrice à l'âge où la nature s'occupe de cet organe; que ces hémorrhagies changent de siége suivant l'âge des individus qui en sont affectés; en sorte qu'à l'épistaxis succède l'hémoptysie, qui à son tour est elle-même remplacée par les hémorrhoïdes; que les membranes muqueuses qui jouissent des propriétés vitales les plus développées, celui de nos tissus qui est le plus soumis à l'action des excitans directs ou sympathiques est aussi le plus sujet aux hémorrhagies : si on y joint que les hémorrhagies et les phlegmasies sont supplémentaires les unes des autres; que ces deux genres d'affections ont lieu alternativement et simultanément sur le même organe; qu'ainsi que les inflammations, les hémorrhagies sont accompagnées d'une diminution des excrétions; que les mêmes causes produisent l'un et l'autre genre de maladie; enfin, que le traitement de l'un et de l'autre est le même, et qu'il faut les mêmes précautions dans l'administration des irritans, ainsi que nous le verrons, on est forcé, je crois, de convenir que toutes les hémorrhagies sont le produit de l'irritation, et que la distinction des hémorrhagies en *actives* et en *passives* ne peut signifier autre chose que la plus ou moins grande excitabilité de l'individu.

Considérerai-je toutes les hémorrhagies sous un même point de vue? et attribuerai-je le plus ou moins grand nombre de symptômes généraux qui les accompagnent à la plus ou moins grande importance de l'organe affecté d'hémorrhagie (ainsi que le fait M. le docteur *Broussais*)? non, sans doute. Je sais bien que les sympathies d'un organe sont en rapport avec l'importance de ce même organe. Mais, quand je vois que l'hémorrhagie utérine a lieu chez des sujets sans symptômes sympathiques, et chez d'autres avec le trouble général appelé *molimen hæmorrhagicum*, quoique ce soit toujours le même utérus, aussi important chez les uns que chez les autres, et par conséquent ayant les mêmes sympathies; quand je vois que chez certains sujets l'hémoptysie a lieu sans *molimen*, tandis que chez d'autres un épistaxis en est précédé, quoique le nez soit bien moins important

que le poumon, je suis obligé de penser que la cause de ces différences n'est point absolument inhérente à l'organe, mais bien à l'excitation générale, et non à la force de l'individu, qui, d'après M. *Broussais*, est la seconde cause de l'existence ou non-existence du *molimen hæmorrhagicum*. En effet, en rapprochant encore les hémorrhagies des phlegmasies, je vois que le trouble qui les accompagne n'est point en rapport avec la force, mais bien avec l'excitabilité des individus. C'est ainsi qu'un furoncle, chez une personne très-irritable, est accompagné de plus de trouble dans l'économie que ne l'est un vaste phlegmon chez un individu fort et dont la sensibilité est obtuse.

C'est d'après cette distinction importante pour le traitement, ainsi qu'on le verra, que nous fondons notre division des hémorrhagies, laquelle division servira à expliquer la manière d'agir de certaines causes, l'établissement de l'écoulement, avec ou sans *molimen*, enfin l'utilité de certains moyens même opposés les uns aux autres.

Division des Hémorrhagies.

1°. Hémorrhagies produites par excitation ou irritation locale, avec excitation générale.

2.° Hémorrhagies produites par excitation ou irritation locale seulement ; ce qui suppose que l'excitation générale n'est point un effet nécessaire de l'excitation locale, mais bien un effet concomitant, soit que les mêmes causes les ait produites, soit qu'elles résultent de causes différentes.

Causes des Hémorrhagies.

Il y a deux genres de causes des hémorrhagies ; les unes sont *générales*, les autres *spéciales*.

Les premières se divisent 1.° en celles qui, rompant l'équilibre entre les pertes et les réparations, produisent la pléthore générale : telles sont une nourriture trop succulente, composée de viandes, de bouil-

lons contenant trop d'osmazone, le défaut d'exercice, l'omission d'une saignée habituelle, la cessation des menstrues, la suppression d'une évacuation naturelle ou devenue nécessaire. L'âge adulte : à cette époque de la vie, le corps cessant de croître, au moins en longueur, le système sanguin continuant à recevoir les matériaux de la croissance, il survient une vraie pléthore. La vieillesse : beaucoup de ramuscules éloignés du centre circulatoire dont l'énergie diminue, ne recevant plus de sang, s'oblitèrent; d'où il suit que les organes les plus essentiels à la vie, ceux où le sang arrive jusqu'à la mort, en reçoivent davantage, sont pour ainsi dire plus pléthoriques, et par conséquent plus disposés aux hémorrhagies; mais la seconde condition leur manque; c'est la sensibilité, qui ne va pas en augmentant. L'amputation d'un ou de plusieurs membres. 2°. Et en celles qui augmentent la mobilité générale, telles que la chaleur excessive des appartemens, du soleil, qui produisent des hémorrhagies sans produire la pléthore. M. *Blumenbach* assure que la plupart des Européennes transportées dans la Guinée y périssent d'hémorrhagies utérines. *Fique* et *Fouquet* ont remarqué que durant les solstices et les équinoxes, les hémorrhagies sont très-fréquentes et très-dangereuses. Les bains trop chauds : *Timoni*, médecin à Constantinople, assure que les femmes turques qui abusent des bains chauds y éprouvent quelquefois des hémorrhagies par le nez, la bouche et la matrice. L'usage des épices, des liqueurs alcoholiques. L'hystérie, l'hypochondrie : *Zimmermann* regarde l'éducation délicate et efféminée, l'abus du thé et du café, comme des causes d'hémorrhagies habituelles. Des affections de l'âme, telles que la joie, la colère, l'amour, l'ambition. Enfin le sommeil hâte quelquefois les hémorrhagies imminentes, et favorise le retour de celles qui se sont déjà opérées. *Rivière* dit que les femmes nouvellement accouchées peuvent perdre tout leur sang, si elles s'endorment : aussi *Lamothe*, dans une occasion, défendit-il le sommeil à une accouchée qui désirait beaucoup s'y livrer.

Je nomme *causes spéciales* celles qui portent leur action spécialement sur tel ou tel organe, dont elles augmentent la sensibilité.

Il faut observer que la sensibilité n'emporte pas toujours dans les êtres vivans l'idée de perception. (M. le professeur *Chaussier*, Table synoptique de la force vitale). Elles se divisent en directes et en sympathiques. Les premières sont :

1.° Pour l'*épistaxis*, la jeunesse, l'introduction souvent répétée des doigts ou de tout autre corps étranger dans le nez, l'inflammation de cet organe, des polypes dans les fosses nasales, l'exposition trop long-temps prolongée au soleil, une cravate trop serrée, etc.

2.° Pour l'*hémoptysie*, l'âge adulte, les épistaxis fréquens pendant la jeunesse, la mauvaise conformation de la poitrine, le cou long, les épaules élevées, les omoplates comme ailées ; la compression, la gêne du poumon, soit par le développement du cœur, soit pendant la grossesse, par le développement de la matrice, soit par la formation d'une tumeur dans la poitrine ou dans l'abdomen ; une position long-temps courbée, comme celle que l'on prend pour écrire ; la compression de la poitrine par des corps de baleine; les efforts de chant, de déclamation; un coup, une chute sur la poitrine ; l'impression sur le poumon de vapeurs irritantes, telles que celle du gaz acide hydro-chlorique, acide nitreux, ammoniac ; enfin le froid.

3.° Pour l'*hématémèse*, le *mélœna* et l'*hémorrhagie de la membrane muqueuse des intestins*, l'hypochondrie, un coup, une chute sur l'abdomen ou sur la région de l'estomac; un vomitif, un purgatif donnés à contre-temps ; une substance délétère prise intérieurement, l'inflammation du canal digestif, la présence de vers ou de tout autre corps étranger, pouvant en irriter la membrane muqueuse ; une orgie. M. le professeur *Marjolin* a bien voulu me communiquer deux cas d'hémorrhagie de la membrane muqueuse de l'intestin grêle, *démontrées par l'autopsie*, produites par des excès de table.

4.° Pour le *flux hémorrhoïdal*, l'âge avancé, l'abus des purgatifs, surtout de l'aloës; l'équitation, l'inflammation de l'anus ou des parties environnantes, en déterminant une fluxion vers la région anale;

l'abus des boissons relâchantes, la constipation; la grossesse, en s'opposant au retour du sang; enfin la tristesse habituelle.

5.° Pour l'*hématurie*, la vieillesse, l'usage intérieur des cantharides, des boissons échauffantes, une contusion, une chute sur les reins, une longue marche à pied, à cheval ou en voiture; des calculs soit rénaux, soit vésicaux; des affections des reins ou de la vessie, le catarrhe chronique de la membrane muqueuse urinaire, l'abus de la térébenthine employée contre cette affection; la masturbation, le coït immodéré, ainsi que l'ont observé *Hippocrate* et *Aristote*; enfin *Barry* a rapporté l'histoire d'une hématurie sans douleur qui dura cinq ans, produite par un vers de la longueur d'un pouce.

6.° Pour la *ménorrhagie*, les causes spéciales sont, l'adolescence, qui produit vers les organes de la génération un surcroît d'action, et pour ainsi dire une nouvelle vie, qui les rend propres à devenir le siége d'hémorrhagies; l'abus des emménagogues, des purgatifs, particulièrement de l'aloës, des plaisirs vénériens, surtout durant la période de la menstruation; l'habitude qu'ont certaines femmes d'avoir sous elles des chaufferettes; tout ce qui exalte l'imagination, comme l'amour, les spectales, les bals, les lectures lascives, la vue de certains tableaux, la danse, surtout celle connue sous le nom de *walse*; une susceptibilité exaltée des organes de la génération. *Borel* dit avoir été consulté par un de ses amis, qui n'osait plus s'approcher de sa femme, parce que l'acte vénérien produisait chez elle une abondante hémorrhagie par le vagin. Un vésicatoire placé aux cuisses pour faire venir les régles, la compression de l'artère crurale. *Hamilton* d'Édimbourg employa ce dernier moyen pour provoquer les règles d'une femme; il se servit de compresses longitudinales, qu'il appliqua sur le trajet de cette artère, et fit serrer au moyen d'un tourniquet. Après une demi-heure d'application, la malade éprouva un sentiment de pesanteur et de plénitude à la région de la matrice, et les règles coulèrent enfin une heure après.

Causes spéciales sympathiques.

Outre les causes spéciales directes qui produisent une excitation vicieuse dans tel ou tel organe, il en est d'autres qui, quoique n'agissant que sympathiquement, produisent aussi le même effet.

Ainsi que les sympathies physiologiques leur manière d'agir est inexplicable; mais elles n'en existent pas moins. *Hippocrate* (Præd. lib. 1) assure que les ascarides provoquent le saignement de nez. Ne voit-on pas tous les jours ces mêmes ascarides produire le prurit des narines? *Salmuth* rapporte qu'un jeune homme, voyant sa maîtresse atteinte d'un saignement de nez, éprouva à l'instant le même accident. *Baillou* rapporte l'histoire d'un épistaxis qui dépendait d'une affection du foie. *Andry* a vu le ténia produire un point de côté et une hémoptysie. *Barthez*, depuis sa jeunesse, était sujet à des hémorrhagies par les parties supérieures, qui devinrent plus abondantes lorsqu'une maladie des voies urinaires vint l'assaillir; et, peu de jours avant sa mort, il eut une hémoptysie effrayante. *Hippocrate* dit que, quand il sort un sang écumeux du poumon, et qu'il y a douleur à l'hypochondre droit, le sang vient du foie (Aphor. sect. VIII); c'est-à-dire que l'hémorrhagie est sympathique de l'affection du foie. Dans les affections de l'estomac, il peut survenir une hémorrhagie par l'utérus, qui est excitée sympathiquement, de même que l'estomac l'est (ce que manifestent les nausées, les vomissemens) à l'occasion de la conception. C'est ce que dit Rega (*Dissert. de sympathiâ*): *Ergo si ab utero laborante plura stomacho contingant incommoda, non est dubitandum quin ventriculo patiente pati debeat uterus.* Stoll fait mention de fièvres gastriques qui s'accompagnaient d'hématémèses. Enfin les hémorrhagies sont souvent déterminées sympathiquement par l'inflammation d'un organe plus ou moins éloigné. Ces écoulemens sanguins, dits *critiques* ou *accidentels*, suivant l'époque de l'inflammation où ils ont lieu, et suivant qu'ils sont avantageux ou nuisibles, sont bien le produit d'une irritation locale développée sym-

pathiquement par une autre irritation déjà existante. Combien a-t-on vu d'hépatites terminées par des épistaxis ! Comment cela a-t-il lieu ? De la même manière que dans les phlegmasies d'un organe intérieur l'inflammation se répète dans un autre, soit intérieur, soit extérieur, tels que des phlegmons, des parotides, etc.

Symptômes des Hémorrhagies.

Quant aux symptômes ayant nécessairement lieu dans les hémorrhagies, il n'en est point, si l'on excepte l'écoulement du sang. Ainsi, de même qu'il y a mille nuances intermédiaires entre certaines inflammations du foie désorganisant sourdement cet organe, et l'hépatite aiguë se montrant avec le plus grand trouble dans l'économie, de même entre l'hémorrhagie ayant lieu sans aucun symptôme sensible, et celle qui est accompagnée de tout le *molimen hæmorrhagicum*, il y a mille degrés différens caractérisés par plus ou moins de symptômes, dont le nombre est en rapport avec la susceptibilité générale et avec celle de l'organe affecté. Ces nuances étant par conséquent sans nombre, et ne pouvant être présentées que par des histoires particulières, ce que ne permet pas la briéveté que je dois donner à mon sujet, je passe à la description des symptômes du plus haut degré. Je les divise en *généraux*, et en *spéciaux*.

Symptômes généraux. Face animée, pommettes colorées, yeux rouges, scintillans, pouls plein, vif, et quelquefois dur; urine pâle, diminution de toutes les sécrétions et exhalations, sentiment de pesanteur et de tension aux environs de la partie qui doit être le siége de l'hémorrhagie. Au moment où le sang va couler, constriction spasmodique générale, sentiment de froid aux extrémités des membres, cessation subite de tous les symptômes par l'écoulement du sang. Puis, suivant que l'hémorrhagie se fait par le nez, le poumon, les voies gastriques, etc., il y a un ordre particulier de symptômes que je nomme *spéciaux*, tels que :

1.° Pour l'*épistaxis*, mouvement plus véhément des artères temporales, couleur rouge et gonflement de la face, sentiment de pesanteur de la tête, prurit des narines, céphalalgie, vertiges, éblouissement, yeux rouges, étincelans.

2.° Pour l'*hémoptysie*, toux, difficulté de respirer, sentiment de bouillonnement, avec chaleur et pesanteur dans la poitrine; chaleur et rougeur des pommettes, expectoration d'un sang vermeil et écumeux, accompagné de toux.

3.° Pour l'*hématémèse et le mélœna*, douleur profonde dans l'hypochondre gauche, sentiment d'oppression dans l'estomac, décoloration de la face, puis vomissement de sang, et quelquefois sortie par l'anus de ce liquide plus ou moins noir et plus ou moins consistant. Il est quelquefois difficile de savoir si le sang qui sort par la bouche vient du poumon ou de l'estomac: pour y parvenir, il faut faire attention aux symptômes spéciaux, à la nature du sang qui peut être mêlé avec de l'air ou avec des alimens, s'il a été expulsé par la toux ou par le vomissement, quoique ce dernier signe soit de peu de valeur, puisque, la toux pouvant provoquer le vomissement, et *vice versâ*, ils se trouvent souvent réunis. Dans les hémorrhagies de l'estomac et des intestins, ainsi que dans celles des autres organes creux, le sang, au lieu de sortir, peut séjourner quelque temps dans leur cavité, en distendre les parois, et occasionner une sécurité qui pourrait devenir funeste, si on ne faisait attention aux symptômes généraux et spéciaux des hémorrhagies, à ceux de l'embarras gastrique que le séjour du sang produit, et enfin aux effets immédiats des hémorrhagies dont nous parlerons.

4.° Pour le *flux hémorrhoïdal* (je ne parle que de celui qui a lieu par exhalation), les symptômes sont: douleur gravative, sentiment de pesanteur et de pression dans le dos et dans les lombes; quelquefois stupeur des cuisses et des jambes, déjections alvines muqueuses et blanches, puis écoulement de sang par l'anus, précédé de prurit à cette partie.

5.° Pour l'*hématurie*, si le sang vient des reins, spasmes, tension gravative aux lombes; le sang sort quelquefois pur, en abondance, et sans douleur; si les reins sont ulcérés, mélange ou non d'un sang noirâtre avec une matière purulente. Provient-il de la vessie, il y a de fréquentes envies d'uriner, ardeur à la région de l'anus, douleur pongitive au bout du pénis, sentiment de prurit au pubis et derrière cette région, ténesme, écoulement de sang mêlé avec l'urine. Le sang, au lieu de sortir de la vessie, peut en distendre les parois: alors, aux symptômes dont nous venons de parler, se joignent ceux de la rétention d'urine.

6.° Pour *la ménorrhagie*, sentiment de tension et de gonflement dans les hypochondres, douleur gravative aux lombes, sentiment de pesanteur dans la matrice, quelquefois même ardeur et démangeaison à la région de cet organe, puis écoulement de sang par le vagin. (Je ne parle pas de la ménorrhagie suite de couches, où le sang, au lieu de sortir, peut distendre la matrice; etc.). Mais ces symptômes spéciaux, existant en plus ou moins grand nombre dans les hémorrhagies, peuvent cependant manquer entièrement, sans que l'on soit plus en droit de dire que ces hémorrhagies sont le produit de la faiblesse, qu'on ne l'est des phlegmasies, qui, sans manifester de symptômes, désorganisent nos tissus.

Effets immédiats des Hémorrhagies.

Dans les hémorrhagies produites par excitation générale et locale, où tout le système semble s'ériger pour se débarrasser d'une trop grande quantité de sang qui gêne ses fonctions, les symptômes qui indiquent un éréthisme général disparaissent; les forces, qui n'étaient qu'opprimées, renaissent; l'organe est délivré du sentiment pénible qu'il éprouvait, le malade se trouve dans un bien-être réel à moins que l'hémorrhagie ne soit incomplète ou trop abondante. Dans le premier cas, il n'y a point cessation entière des symptômes

dans le second il y a faiblesse, prostration, paleur de la peau, stupeur, syncope ; la mort même peut en être le résultat.

Les effets immédiats des hémorrhagies par excitation locale seulement sont peu et même point sensibles, si ce n'est la faiblesse, qui a toujours plus ou moins lieu, ces écoulemens étant dus à une inégale répartition des forces vitales.

Un effet immédiat assez constant après une grande hémorrhagie, est le mouvement du cœur, plus fréquent que dans l'état naturel. *Darwin* explique ce phénomène, en disant que, chez les personnes qui ont perdu beaucoup de sang, une moins grande quantité de ce fluide arrivant au cœur, cet organe se dilate moins, que la contraction qui suit doit être proportionnée à la dilatation, et qu'ainsi, dans un temps donné, les mouvemens de diastole et de systole doivent se répéter un plus grand nombre de fois.

Effets médiats des Hémorrhagies.

Un effet médiat des hémorrhagies est la tendance qu'elles ont à se renouveler et à devenir périodiques; tendance qui tient, je crois, à l'irritation de la partie, laquelle, s'appropriant plus de matériaux de la nutrition qu'il ne lui en reviendrait d'une répartition physiologique, devient le siége d'une nouvelle hémorrhagie qui, pour se reproduire, n'attend pas que le corps en général ait repris son premier embonpoint ; d'où il résulte qu'après un plus ou moins grand nombre de pertes, le malade offre le marasme le plus complet, l'hydropisie, quelquefois même enfin une véritable *inanition* de sang, d'après *Lieutaud* et plusieurs autres auteurs, qui ont vu le cœur et les vaisseaux entièrement vides chez les personnes mortes, après avoir été saignées un grand nombre de fois; de sorte que la dissection de leurs cadavres pouvait se faire sans verser une goutte de sang.

Quant à l'altération de structure des organes par où se font les hémorrhagies, je ne la regarde point *comme le produit de la coagu-*

lation du sang, ni de la concrétion des sels dont il est le véhicule, mais bien comme l'effet de la cause immédiate des hémorrhagies, l'*irritation*.

Les hémorrhagies sont-elles utiles ou nuisibles?

On peut dire que toutes les hémorrhagies primitives sont graves, mais que celles par excitation générale et locale sont, de toutes, celles qui le sont le moins. Ce sont ces hémorrhagies que certains auteurs regardent comme des évacuations salutaires, *en prescrivant toutefois un régime propre à les prévenir*. Il est bien vrai que, dans ces cas de pléthore et d'excitation générale, où tous les organes n'ont besoin pour être foudroyés que de la cause spéciale la plus légère, une hémorrhagie survenant, et faisant cesser cet état d'*éréthisme*, produit un bien réel; mais cette hémorrhagie n'en est pas moins une maladie; et une maladie considérée d'une manière absolue ne peut point être avantageuse. Ceci ne s'étend pas, comme on présume bien, aux hémorrhagies qui sont utiles ou nuisibles, suivant qu'on les considère relativement à d'autres maladies dont elles augmentent ou diminuent l'intensité; et tel est en effet, comme le disait l'illustre professeur *Cabanis*, le malheur de l'espèce humaine, que les infirmités mêmes sont pour elle des secours nécessaires, et qu'il ne lui reste souvent que le choix des maux. Les hémorrhagies produites par irritation locale, résultant d'une mauvaise répartition des forces, sont plus graves. Plus que les autres elles tendent à se renouveler et à devenir périodiques. Ainsi, outre les effets immédiats et médiats dont elles sont suivies, elles donnent encore plus de prises aux modificateurs de l'économie. A combien de maux la femme n'est-elle pas sujette par cette hémorrhagie périodique à laquelle la nature l'a soumise! Enfin l'hémorrhagie est plus ou moins grave, suivant que la partie sur laquelle elle a lieu a une issue ou n'en a point, pour se débarrasser du sang exhalé; suivant l'importance de l'organe, celle de ses fonctions: ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, l'hémoptysie est plus grave que l'épistaxis, et la ménorrhagie, qui, si la

femme devient enceinte, la dispose à avorter par la cause la plus légère, ou à éprouver des pertes après l'accouchement, est plus grave que si la matrice n'était point chargée du produit de la conception.

Quelle est la quantité de sang que l'on peut perdre sans que la vie soit compromise ?

La quantité de sang que l'on peut perdre impunément est en rapport direct avec la promptitude de l'hématose, avec la lenteur de l'écoulement, enfin avec l'habitude que le corps a contractée de vivre avec une quantité de sang variable. Ainsi une forte hémorrhagie sera plus dangereuse chez une personne qui n'y est point accoutumée que chez une autre à qui il arrive souvent de faire de ces pertes. Dans le recueil d'*Amatus-Lusitanus* on trouve des hémorrhagies de *vingt-deux*, *vingt-six*, et même de *quarante livres*, qui se sont faites dans un temps assez court, sans mettre les malades dans un grand danger; tandis que *Bénévius* parle d'un homme qui expira pour avoir rendu environ deux livres de sang pendant son sommeil. *Haller* (*Phys.* lib 5, chap. 4) a recueilli plusieurs exemples de grandes hémorrhagies qui n'ont jamais été réparées. Je ne parle pas de la qualité veineuse ou artérielle du sang, car je la crois toujours à peu près la même dans les hémorrhagies par exhalation.

Traitement perturbateur des Hémorrhagies.

Le traitement perturbateur des hémorrhagies se divise en général et en spécial. Je subdivise le premier en deux variétés, suivant que l'hémorrhagie pour laquelle on l'emploie est produite par excitation locale et générale, et suivant qu'elle est produite seulement par excitation ou irritation locale.

Première variété du traitement général.

Quoiqu'un bien-être suive l'issue du sang dans les hémorrhagies produites par excitation locale et générale, il serait souvent dangereux de

rester tranquille spectateur, et d'attendre que le sang qui s'écoule devienne le moyen curatif ; car, si la suppression subite des hémorrhagies peut produire des accidens, de leur persévérance et leur excès peuvent résulter les effets les plus funestes. L'art possède plusieurs moyens, tels que la saignée, les rafraîchissans, etc. La *saignée générale*, qui convient d'autant mieux que l'excitation est plus grande, que le pouls est plus dur, plus plein, agit autant en changeant la direction des forces vitales qu'en diminuant la masse du sang : aussi le choix de la veine n'est-il pas indifférent. Il ne faut pas la pousser trop loin, car on pourrait affaiblir le malade en pure perte, comme le font ceux qui croient que la pléthore est la seule cause des hémorrhagies. Il y aurait, je le répète, défaut réel de sang dans les gros vaisseaux ; que si les exhalans d'une partie sont par leur mode de sensibilité en rapport avec lui, ils le verseront en aussi grande abondance que s'il était en excès.

Les *boissons rafraîchissantes*, telles que le *petit-lait*, les *limonades*, auxquelles on peut ajouter, par pinte de liquide, 15 à 25 grains de *nitre*, tant recommandé par *Stahl* et *Hoffmann*, seront prises fréquemment et en petite quantité chaque fois.

Quant aux *dérivatifs*, les seuls qui conviennent dans ce cas sont ceux qui, ainsi que l'eau tiède, peuvent attirer le sang vers une partie, sans cependant augmenter, en irritant, la mobilité déjà trop grande de l'économie. On l'emploie en pédiluves, maniluves, etc., suivant le besoin.

La *syncope* est un moyen d'arrêter les hémorrhagies ; aussi tâche-t-on de la procurer en prescrivant au malade de se tenir debout, de marcher ; en lui faisant sentir des *odeurs* pour lesquelles il a de la répugnance, regarder un corps qui tourne rapidement sur son axe, etc. La *crainte*, une *peur panique*, peuvent produire le même effet. Les anciens disaient que, dans la crainte, le sang se réfugie vers le cœur et les gros vaisseaux, comme vers son dernier retranchement : *velut ad arcem.*

Deuxième variété du traitement général.

Quand l'hémorrhagie a débuté par une nuance inférieure, ou qu'ayant commencé avec excitation générale, elle y a été réduite par l'écoulement même du sang ou par d'autres moyens, elle requiert un autre traitement, que nous allons décrire.

C'est dans ces hémorrhagies, où il est moins question d'évacuer le sang que de le détourner des parties par lesquelles il s'échappe, que l'on peut, pourvu que le malade ne soit pas trop épuisé, employer la *saignée* générale en faisant couler le sang lentement. *Mauriceau* conseille de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diversion au sang, sans diminuer les forces. *Quesnay* dit avoir singulièrement augmenté l'effet révulsif de la saignée en faisant couler le sang avec lenteur : c'est par une semblable hémorrhagie de six heures qu'il guérit une esquinancie chez un jeune homme à qui on n'osait faire de grandes saignées.

Parmi les *dérivatifs*, les *vésicatoires*, les *sinapismes*, les *ventouses sèches*, sont ceux que l'on met le plus en usage ; on doit les appliquer sur les lieux qui, quoique éloignés, ont avec les parties affectées des rapports que l'expérience a fait connaître. Le *cautère* pourrait être employé. *Zacutus* parle d'une hémorrhagie arrêtée par l'application du *feu* à la plante des pieds. Les *purgatifs*, *vomitifs*, *lavemens irritans*, les *sudorifiques*, *diurétiques*, sont de bons révulsifs, les hémorrhagies n'ayant point lieu par les organes sur lesquels ces moyens portent leur action ; les *frictions* faites avec des brosses ou de la flanelle imprégnée ou non de vapeurs aromatiques. Les *ligatures* des membres, soit qu'elles agissent comme obstacle au retour du sang, comme les uns le veulent, soit qu'elles agissent comme révulsifs par la compression douloureuse qu'elles déterminent. Mais les *dérivatifs* excitans, qui conviennent dans les hémorrhagies sans excitation générale, ne feraient qu'augmenter les hémorrhagies accompagnées de cette excitation. C'est ainsi que, chez un sujet irritable, une phlegmasie serait

souvent augmentée par les *révulsifs* que l'on emploierait pour la déplacer.

Les *réfrigérans*, tels que *l'air froid*, les applications d'*eau froide*, des *acides* affaiblis d'un mélange de *glace* et d'*hydrochlorate* de *soude*, (*sel commun*) sur les lieux qui, par leur voisinage ou leurs sympathies, ont des relations avec les parties affectées, et même sur ses parties, s'il est possible; mais leur effet, étant subordonné au degré de la réaction, pour être avantageux, requiert un état de faiblesse des individus, sans laquelle l'hémorrhagie n'en serait qu'augmentée. C'est ainsi que du temps d'*Hippocrate*, pour faire venir les règles, on employait les demi-bains froids; par la réaction que ce moyen suscitait, la menstruation s'établissait. Mais, de même que le froid de l'atmosphère produit la pâleur de la peau chez les sujets faibles, et la rougeur chez les forts, de même ces demi-bains ne devaient atteindre le but qu'on se proposait qu'autant qu'on les employait chez des femmes fortes.

La *saignée*, qui extrait le sang de la circulation capillaire, convient aussi: dans ces cas, on la fait par des *sangsues*, que l'on met en grand nombre (à moins que le sujet ne soit trop faible), si on les applique sur le lieu ou près du lieu où se fait l'hémorrhagie, et l'une après l'autre, afin de faire couler le sang long-temps; si, placées loin de la partie irritée, on les fait agir comme dérivatives. Il en est de même des ventouses scarifiées, qui conviennent dans le même cas que les sangsues, et que l'on peut, ainsi qu'elles, rendre déplétives ou dérivatives.

Outre ces moyens extérieurs, on fait prendre à l'intérieur des substances *froides* plus ou moins *stiptiques*, telles que la racine de *ratanhia*, la *bistorte*, la *consoude;* les diverses espèces de *plantain*, la *verveine*, les feuilles de *chêne*, l'écorce de *grenade*, le *simarouba*, le suc de *roses rouges;* les *acides* végétaux et minéraux étendus d'*eau*, tels que les *acides acétique*, *malique*, *citrique*, *sulfurique;* les *sels* avec excès d'*acide*, tels que les *sulfates* de *fer*, d'*alumine*, etc.; la *gomme kino*, le *sang-dragon;* les *mucilagi-*

neux, tels que les *gommes arabique*, *adragant*, celle de *cerisier*, si recommandées par ceux qui attribuaient les hémorrhagies à l'érosion des vaisseaux.

Les *antispasmodiques* sont aussi indiqués, surtout quand les causes qui ont produit l'hémorrhagie sont de nature à augmenter la mobilité. L'*opium*, parmi les antispasmodiques sans nombre, tient le premier rang ; son alliance avec la poudre d'*ipécacuanha* et le *nitre* constitue la poudre de *Dover*, remplissant le double but d'*antispasmodique* et de *dérivatif*. Avec tous ces moyens on fait concourir le repos du corps et de l'esprit, la position avantageuse de la partie, la cessation des causes, s'il est possible, et le traitement *prophylactique*. Quand, à l'aide de ces moyens *plus ou moins irritans*, on est parvenu à faire cesser une hémorrhagie, on doit veiller à ce qu'aucune autre maladie plus grave que l'hémorrhagie ne survienne, telles que des *métastases*, etc.

Quant au traitement des hémorrhagies *sympathiques*, on ne doit songer qu'à traiter l'affection primitive. Mais si, celle-ci ayant cessé, l'hémorrhagie continue, ou qu'avant qu'on soit parvenu à la guérir, l'hémorrhagie menace les jours du malade, on la traite comme celles qui sont produites par des causes directes.

Après avoir parlé des différens moyens employés contre l'une et l'autre variété des hémorrhagies en général, il faut en faire l'application à chacune d'elles en particulier, et citer quelques moyens qui leur soient particulièrement applicables.

1.° Pour l'*épistaxis* : la tête haute, le tronc dans une position verticale; application sur le nez, les tempes, le scrotum, de compresses trempées dans de l'eau et du vinaigre, etc. ; compression de la narine d'où le sang coule ; défense au malade de se moucher ; tamponnement des fosses nasales; pédiluves sinapisés ou non sinapisés; saignée du pied.

2.° Pour l'*hémoptysie* : même position du tronc et de la tête; manuluves sinapisés ou non sinapisés; vésicatoire au bras, à la poitrine ; ou applications émollientes, si le sujet était très-irritable ;

boissons mucilagineuses ; sangsues sur la poitrine. Dans tous les moyens que l'on emploie, il faut surtout prendre garde d'irriter le poumon.

3.° Les moyens employés contre l'*hématémèse* diffèrent suivant que le sang est vomi ou rendu par les selles, à proportion qu'il est exhalé, ou suivant que l'estomac et les intestins se laissent distendre par ce liquide. Dans le premier cas, boissons froides, stiptiques ; sangsues sur l'épigastre et à l'anus ; application, sur ces parties, de compresses trempées dans des liquides froids ; position horizontale. Dans le second cas, le canal digestif se laissant distendre, il faut, ainsi qu'on le fait dans la ménorrhagie produite par la présence du *placenta*, débarrasser le canal digestif de l'obstacle qui s'oppose à son retour sur lui-même, ce à quoi on parvient en faisant vomir, dût-on même déterminer une *gastrite*, qui serait toujours moins grave qu'une hémorrhagie, qui deviendrait mortelle avant que le sang remplissant le canal digestif pût devenir, en se prenant en caillot, un moyen d'arrêter l'écoulement.

4.° Soit que le *flux hémorrhoïdal* une fois établi soit trop abondant, soit que cet écoulement paroisse pour la première fois, on le combat par des sangsues à l'anus, des fomentations froides sur les lombes, le périnée, à l'intérieur des cuisses. Le lit sur lequel le malade restera couché, autant que possible, ne doit pas être trop mou. Le ventre sera tenu libre, à l'aide de doux laxatifs.

5.° Pour l'*hématurie* : application de sangsues, de fomentations froides sur la région des reins ou de la vessie, suivant que le sang vient de l'un ou de l'autre de ces organes ; sur l'un et l'autre région, si l'on pense que l'un et l'autre organe soit le siége de l'écoulement ; position horizontale. A ces moyens on ajoute l'introduction de sonde dans la vessie, et des injections d'eau froide dans cet organe, s'il se laisse distendre par le sang exhalé.

6.° Dans la *ménorrhagie*, on doit calmer l'excès de vitalité de l'utérus par les bains de vapeurs, les sangsues aux grandes lèvres, la saignée au bras ; des applications réfrigérantes sur les lombes,

à la partie interne des cuisses, sur le ventre ; et même, injection dans le vagin de liquides froids ; les vésicatoires, les ventouses sèches aux membres supérieurs. *Hippocrate* a conseillé l'application des ventouses aux mamelles, à raison de la correspondance intime qui existe entre la matrice et ces organes. Tous les médecins ne sont pas d'accord sur l'utilité de ce moyen ; les uns croient que l'irritation occasionnée dans les mamelles se communique à la matrice par la sympathie qui existe entre ces organes ; et que la perte n'en est qu'augmentée. D'autres, au contraire, soutiennent que l'irritation établie dans les mamelles y produit un centre de fluxion qui, attirant vers ces organes le sang qui se porte en trop grande abondance vers l'utérus, peut diminuer la perte. Les effets avantageux que l'on obtient par la *succion* des mamelles, pour prévenir l'inflammation de la matrice après les couches, ou pour modérer les lochies trop abondantes, semblent propres à faire adopter l'opinion de ceux qui, avec *Hippocrate*, regardent l'application des ventouses aux mamelles comme un révulsif avantageux. Quant à moi, je crois que ce moyen peut convenir dans la ménorrhagie avec irritation locale seulement, et aggraver au contraire celles qui sont produites par excitation locale et générale. Ainsi, son effet avantageux ou nuisible est subordonné, comme celui des rubéfians, à la susceptibilité des malades. Après avoir dit d'une manière générale que dans le traitement des maladies la première chose à faire est d'écarter les causes, il serait inutile de parler de la cessation des emménagogues, de l'aloës, si ces médicamens avaient provoqué cet écoulement ; de l'abstinence des plaisirs vénériens ; de la cessation de l'usage des chaufferettes, si la ménorrhagie avait été produite par ces causes, etc. Il en est de même de toutes les autres hémorrhagies dont nous avons parlé.

Traitement prophylactique.

Le traitement prophylactique des hémorrhagies, qui consiste à les prévenir, ou à en empêcher le retour, n'étant, le plus ordinaire-

ment employé que pour atteindre ce dernier but, j'ai cru devoir n'en parler qu'après le traitement perturbateur, mis au contraire en pratique au moment où le malade réclame les secours de la médecine. Son objet est d'éloigner les causes des hémorrhagies, ou au moins de s'efforcer à diminuer leur influence. Ainsi, dans les hémorrhagies produites par excitation générale et locale, il consiste à insister sur la sobriété; à conseiller une diète végétale, les fruits acidules, etc., si une vie splendide en est la cause; à recommander un exercice modéré, si on peut accuser une vie trop sédentaire; à prescrire une saignée devenue habituelle; à rétablir une évacuation supprimée; à défendre une chaleur trop forte dans les appartemens, etc.; à chercher les moyens de se soustraire autant que possible aux ardeurs du soleil; à éviter tout ce qui pourrait émouvoir les malades, exalter leurs passions, etc. Quant aux hémorrhagies produites par irritation locale, le traitement prophylactique consiste à écarter les causes spéciales, et, de plus, à combattre l'irritation qui entretient une distribution vicieuse des forces vitales. Pour parvenir à ce dernier but, les moyens étant à peu près les mêmes que ceux dont nous avons parlé dans le traitement perturbateur de la seconde variété, nous n'y reviendrons pas; seulement nous ajouterons que, loin d'être sévère sur le régime que doivent observer les sujets affectés d'hémorrhagies, qui, entretenues par irritation locale, ont, par leur continuité ou leur fréquence, épuisé les malades, nous conseillerons au contraire l'usage d'alimens faciles à digérer, et contenant sous peu de volume beaucoup de parties nutritives.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Qui sanguinem spumosum exspuunt, his ex pulmone talis rejectio fit. *Sect.* 5, *aph.* 13.

II.

Quæ perfrigerata sunt, excalefacere oportet, præterquàm sunt quæ sanguinem profundunt, aut sunt profusura. *Ibid.*, *aph.* 19.

III.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica : tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Ibid.*, *aph.* 24.

IV.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

V.

Quibus sanguinem de venis auferre conducit, his vere venam secare oportet. *Sect.* 7, *aph.* 53.